

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Batteurs de carton  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198026>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
**L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER**  
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
 St-Lmier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Batteurs de carton.

Il y a une quinzaine de jours, un de mes amis me donna rendez-vous dans un de nos cafés, où je me rendis à l'heure fixée. Arrivé dans le corridor, en face de l'entrée de la salle, je fus subitement arrêté par le bruit qui se faisait à l'intérieur : pan ! pan ! rão ! poum !...

On eût dit qu'il y avait là quatre ou cinq ouvriers occupés à poser un nouveau plancher ou à tout autre travail.

Un garçon survint.

— Le café est en réparation ? demandai-je.

— Non, Monsieur, entrez sans crainte, me répond-il, en ouvrant la porte toute grande.

J'entrai. En effet, il n'y avait là ni menuisiers, ni serruriers, mais des travailleurs d'un autre genre qui ne bûchaient pas moins dur.

Au fond de la salle, cinq tables étaient occupées par des batteurs de carton, qui s'en donnaient à cœur joie et ne posaient aucune carte sur le jeu sans faire résonner la table d'un vigoureux coup de poing.

Je pris un bock en attendant mon ami qui ne tarda pas à me faire savoir qu'il était empêché.

L'acharnement avec lequel ces joueurs se livraient à leur besogne me fit rester quelques instants de plus. Entre eux, pas une parole, sauf quelques mots entrecoupés par-ci, par-là. Tout entiers à leur affaire, à peine avaient-ils terminé une partie, que, se passant alternativement le pouce et l'index sur la langue, ils attrapaient le jeu, le distribuaient fiévreusement, et : pan ! pan !... Tierce majeure !... Tierce au roi !... Rão !... Atout !

Quand les cinq tables donnaient en même temps, avec le même entrain, la même vigueur, on eût dit le bruit des batteurs en grange d'autrefois.

Il est curieux d'observer l'expression de ces figures après chaque distribution de cartes, c'est-à-dire au moment où chaque joueur, prenant connaissance de son jeu, l'arrange en éventail et classe ses couleurs.

Celui qui a de mauvaises cartes ne peut que difficilement dissimuler son mécontentement, qui se manifeste par une mine renfrognée, regardant ses adversaires d'un air sournois et scrutateur, et comme pour chercher à lire sur leurs traits où se trouvent les bonnes cartes. Car fort souvent aussi ceux qui sont bien servis ne savent pas le dissimuler.

Mais quand les physionomies laissent ainsi deviner le jeu, vous pouvez être persuadé que vous êtes en présence de joueurs ordinaires, et non d'habiles joueurs qu'on reconnaît bien vite à leur impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer celui qui veut triompher.

Une singularité qu'on remarque assez fréquemment chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils semblent ne posséder tout leur art, tous leurs moyens, toutes les fineses du jeu, qu'autant qu'ils ont autour d'eux une galerie d'admirateurs, galerie ordinairement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou

les signes approbateurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs.

Cependant, au grand dépit des joueurs, la galerie n'est pas toujours muette. Elle se compose parfois de la pire variété des batteurs de carton ; nous voulons parler de l'amateur qui veut absolument donner des conseils. Il s'assied commodément à la table des joueurs, se penche tantôt à droite, tantôt à gauche, critique un coup de hardiesse, gouaille un excès de prudence, fait l'historique de la partie, et finit par ahurir, et quelquefois par faire perdre la carte à ceux qu'il gratifie de son importun voisinage. Aussi ce monsieur devient-il bientôt la bête noire du lieu qu'il fréquente.

Chaque fois que j'ai l'occasion de me trouver dans un établissement régulièrement fréquenté par des joueurs de cartes passionnés, et pour qui ce jeu est devenu un besoin de jour en jour plus impérieux, je ne puis m'empêcher de me livrer à certaines réflexions.

Voilà, me dis-je, des gens qui, dans la journée, et peut-être au milieu de leurs occupations, n'ont d'autre objectif que la prochaine partie de piquet ; des gens qui ne sauraient manger, dormir et vivre s'ils étaient privés, pendant quelques jours seulement, de cette chère distraction.

Ces malheureux — car je les plains sincèrement — passent ainsi toutes leurs soirées, jusqu'à l'heure où le garçon de café vient leur crier : « Messieurs, c'est l'heure ! » Et cela sans avoir eu le temps d'échanger quelques paroles agréables ou intéressantes.

Hélas ! s'il n'y avait dans ce monde que des joueurs de cartes, que deviendrait la conversation ?..

Ils causent cependant dans le corridor, en se retirant, mais d'une façon plus ou moins courtoise quelquefois ; car il y a toujours, par-ci, par-là, un joueur grincheux qui ne sait pas perdre. Si le sort lui a été contraire, il en accuse d'abord son partenaire qui a fait une fausse entrée ou négligé une invite ; puis celui qui aurait donné les cartes sans les mélanger suffisamment, ou qui aurait coupé trop haut ou trop bas ; et pour le cas où il n'est point fondé à faire de telles récriminations, il rage contre la déveine !

Hélas, il faut sagement en prendre son parti. On bat le carton depuis un temps immémorial. A la cour de Louis XIV, la passion du jeu de cartes prit des proportions incroyables. On jouait même en voiture. Le jour de Noël, la marquise de Montespan perdit 700,000 écus !

Et parlons un peu de chez nous, s'il vous plaît !

Au siècle passé, déjà, Lausanne faisait parler d'elle par ses nombreux joueurs. Ecoutez un peu ce que nous dit M. Juste Olivier :

« Le jeu, « peste des républiques », a dit Lafontaine, était devenu une passion acharnée. Les femmes la partageaient. Il rendait les soirées silencieuses ; et non contents de ces occasions, l'on voyait même des jeunes gens

s'enfermer tristement dans de petites chambres pour jouer aux cartes. Aussi, remarque un voyageur, point de ville où il y ait plus de gens d'esprit qu'à Lausanne, point de ville peut-être où il y ait moins de conversation.

» On a conservé le souvenir d'un vieux joueur de billard (M. de Montbrun) qui, se croyant sûr d'une bille, s'écria dans son transport : *Si je la manque, je l'avale*. Il la manque en effet, la porte à sa bouche avec rage... mais ce qui n'était qu'un geste de passion, se trouva soudain réalisé : voilà la bille derrière les dents ! On eut toutes les peines du monde à l'en tirer ; le vieux joueur en fut pourtant quitte pour une peur horrible. Son portrait fut gravé, je l'ai vu dans la curieuse collection de M. Cassat. Il y est représenté avec tous les attributs du jeu, cartes et queues de billard en sautoir, la bille dans la bouche, éperdu, consterné lui-même de son prodige, et toute sa figure comme prête à éclater. »

Cela dit, que les joueurs de cartes ne nous en veuillent pas ; nous aurions trop d'ennemis ! Nous savons d'ailleurs que ces lignes seront considérées par eux comme un coup d'épée dans l'eau.

Eh bien, Messieurs, continuez et tapez-y dru !  
 L. M.

## La cachette.

Au fond de la vallée d'Hérisal, dans les montagnes des Vosges, existe un village aux maisons dispersées, dont les braves habitants sont un peu rustres et assez arriérés. C'est un peuple primitif. Les moyens de locomotion font défaut ; ensevelis sous la neige pendant sept mois, ces paysans sortent peu ; ils aiment leur pays, leurs belles montagnes presque toujours couvertes de neige et ils sont pris de nostalgie dès qu'ils les ont quittées.

Ces montagnards sont pauvres, travailleurs et économes, on peut même dire très intéressés ; ils ont tant de peine à mettre un peu d'argent de côté que leur avarice est bien excusable. Ils sont méfiants et craignent toujours qu'on ne leur vole leur argent ; au lieu de le placer et d'en tirer des revenus, ils préfèrent le cacher ; ils s'ingénient de mille façons pour le soustraire aux regards des curieux et ont des ruses d'Apache pour dissimuler l'endroit qui abrite leur petit avoir.

Jean-Baptiste Brice était parvenu, à force de travail et de privations, à mettre cinq cents francs de côté, une fortune pour un paysan des Vosges. Il ne savait où les placer ; toujours inquiet, il les changeait de cachette tous les jours.

Ce soir-là, un soir d'hiver, pendant qu'au dehors le vent soufflait avec rage, que la neige tombait en tourbillons, Jean-Baptiste assis devant la grande cheminée antique dans laquelle brûlait un bon feu de sarments, discutait avec sa femme sur les moyens de cacher leur argent.

C'était leur unique sujet de conversation.

Jean-Baptiste, après s'être assuré que les portes étaient bien fermées, avait sorti un pot de grès entouré de chiffons, dans lequel il avait enfoui les cinq cents francs.

Il avait aligné les vingt-cinq pièces de vingt francs sur la table ; sa femme et lui, à la lueur d'une chandelle fumeuse, les contemplaient avidement.

Cela représentait leurs économies de douze années, amassées sou par sou.

— Où veux-tu les cacher ? demanda la femme ; on ne peut point les laisser dans la cruche.